Document generated on 07/14/2025 8:14 p.m.

Sociologie et sociétés

La montée vers la noosphère

Pierre Lévy

Volume 32, Number 2, Fall 2000

Les promesses du cyberespace. Médiations, pratiques et pouvoirs à l'heure de la communication électronique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/001433ar
DOI: https://doi.org/10.7202/001433ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)
1492-1375 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lévy, P. (2000). La montée vers la noosphère. *Sociologie et sociétés*, *32*(2), 19–30. https://doi.org/10.7202/001433ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La montée vers la noosphère

pierre lévy
Département de communication sociale
Université du Québec à Trois-Rivières
3551, boulevard Desforges, C.P. 500
Trois-Rivières (Québec), Canada G9A 5H7
Courriel : Pierre_Levy@UQTR.UQUEBEC.ca

le virtuel

L'humanité est une artiste. L'artiste crée simplement parce qu'elle fait vivre et chanter le monde en elle, et elle le fait vivre — et le chante à sa façon — parce qu'elle l'aime. L'artiste pense au monde. Elle pense à ce qu'elle voit, elle pense à ce qu'elle entend, elle pense à ce qu'elle sent. L'artiste humanité se passionne pour le monde. Les êtres qu'elle rencontre, les milieux qu'elle traverse ne sont pas des décors, des ensembles de choses mortes, de contraintes et de structures figées. Le monde est l'être métamorphique et vivant, infiltré de virtualités, capable d'apprendre et de grandir, avec qui elle est en relation d'amour, avec qui elle danse à chaque seconde. C'est parce que le monde vit et croît en elle que l'humanité peut le recréer. Et le monde commence à ressembler au monde de l'artiste : un monde artiste.

Croyez-vous que le monde soit inerte, lourd, mécanique, substantiel et mort ? Croyez-vous que le monde soit *réel* ? Nous savons que la chauve-souris, la baleine et l'humain ne vivent pas tout à fait dans le même monde. Nous savons que cette chaise, cette feuille de papier, cet arbre, ce corps sont aussi des nuages électromagnétiques vibrant dans le vide et qu'ils n'ont la forme, la couleur et le sens que nous leur prêtons que pour nous. Nous savons que la moindre de nos pensées influence nos actes, que nos actes influencent nos perceptions, que nos perceptions influencent nos pensées et que

notre vie impermanente s'engendre de cet instable tourbillon. Pour la conscience, ses sensations, ses désirs, son imagination, ses inférences, son discours perpétuel et pluriel, sa logique, son délire de signification, sa quête de sens, pour la conscience, dis-je, le monde est virtuel. Virtuel, dans ce cas, veut dire *intégralement vivant* : le monde peut croître par ici ou par là si l'attention se porte ici ou là. Le monde est une immense réserve de virtualités parce que nous nourrissons des craintes et des projets, parce que nous imaginons et que nous désirons. Le monde humain est « virtuel » depuis l'origine, bien avant les technologies numériques, parce qu'il contient partout des semences d'avenir, des possibilités inexploitées, des formes à naître que notre attention, nos pensées, nos perceptions, nos actes et nos inventions ne cessent d'actualiser.

L'actualité de nos perceptions est commandée par des acteurs invisibles, qui généralement nous saisissent plutôt que nous ne les saisissons : les pensées et les émotions, virtuelles, impossibles à localiser, éphémères. Et celles-ci, à leur tour, émergent de l'espace le plus virtuel de tous : la conscience, une conscience absolument insaisissable, qui est toujours ici, maintenant, sans être d'aucun ici ni d'aucun maintenant.

Vous êtes assis en face de moi. Vous ne bougez presque pas, je vois seulement remuer vos lèvres et les muscles de votre visage. Vous émettez des sons. En les entendant, mon esprit évoque des gens, des histoires, des étoiles, des animaux, des problèmes, des émotions, des futurs et des passés... Je ne vois rien de tout cela. Je ne le touche pas. Je ne l'entends pas. J'entends seulement les mots que me porte votre voix. Le langage est magique : il creuse des mondes virtuels au-dessus, en dessous et par-delà le monde réel. C'est aussi ce que fait silencieusement notre esprit, continuellement, parce qu'il est traversé par le langage, parce qu'il imagine, parce qu'il rêve, parce qu'il voit à travers les murs. Absorbé dans le rêve de ses pensées, l'esprit fait parfois tellement proliférer le virtuel dans les interstices du monde perçu qu'il en oublie d'accueillir sa présence.

La parole est une manière de partager l'esprit, de propager les rêves, d'entre-tisser les virtualités qui montent des esprits pour fabriquer ensemble le grand monde virtuel de la culture, ce monde invisible qui est notre mère à tous. Notre mère nourricière, littéralement, car l'humain qui n'a pas été abreuvé à son lait de signes et d'amour dans son jeune âge ne sera jamais un être complet.

Par le contact avec une œuvre, nous avons l'occasion de rencontrer la subjectivité d'un artiste, l'intimité d'une personne qui a sondé plus loin, plus profondément que ses contemporains, l'espace de la conscience, de la sensibilité ou de l'expérience. L'artiste a rapporté de cette exploration un monument, un témoignage, un médiateur — l'œuvre — tel qu'une personne qui entrera en contact avec elle sera capable, à son tour, de visiter cette zone de l'esprit que le créateur, le chercheur, l'explorateur a réussi à atteindre. L'œuvre est un tunnel entre les âmes. Toutes les techniques de communication prolongent ce geste de partage et de transmission. Par le langage, quelque chose de la vie d'une conscience passe dans une autre. Chaque bouche qui parle est un point d'entrée dans le monde virtuel de l'esprit humain. Nos oreilles sont les portes de cette ville sans fin où toutes les paroles sont prononcées et tous les mondes évoqués. L'écriture virtualise le virtuel de la parole et le cyberespace virtualise le virtuel de l'écriture. Désormais, nous

pouvons entendre les voix des morts, observer le passé, simuler l'avenir, regarder le cœur des étoiles, ausculter les palpitations de la Terre, parler tous ensemble dans le silence de la noosphère où les messages électroniques dessinent d'infinies arabesques de sens.

Plus la conscience est éveillée, plus elle est libre, plus elle discerne de virtualités dans ce qui s'offre à sa contemplation et plus elle engendre un monde riche et vivant. Toute l'histoire cosmique est une exploration des virtualités présentes à l'origine. Toute l'histoire cosmique est création et elle continue d'être création. Or cette histoire est orientée, elle possède un sens nettement discernable, celui d'une intensification du caractère virtuel du monde : du minéral au vivant, du vivant au porteur de cerveau, du cerveau animal au cerveau humain traversé de langage, producteur de culture, fabricateur d'outils. À chaque étape, le champ des virtualités s'agrandit, se fait de plus en plus disponible. Les virtualités s'actualisent de plus en plus vite. Les frontières du monde deviennent plus perméables, malléables, interactives, elles bourgeonnent dans tous les sens. L'évolution cosmique et culturelle culmine aujourd'hui dans le monde virtuel du cyberespace.

le web, où toutes les pages n'en forment plus qu'une seule

L'immense hyperdocument planétaire du Web intégrera progressivement l'ensemble des œuvres de l'esprit. Si l'on y ajoute le courrier électronique et les groupes de discussions, l'interconnexion mondiale des ordinateurs est en train de prendre sens sous nos yeux : elle matérialise (de manière certes partielle mais significative) le contexte vivant, changeant, en inflation continue de la communication humaine. Autant dire la culture. Observons ce processus quasiment embryogénique : l'apparition d'un hyperdocument produit et lu virtuellement par tous, l'émergence d'un métatexte qui contient potentiellement tous les messages et les entre-tisse. Ce très étrange objet qui se lève à notre horizon manifeste le message pluriel, impossible à clore, vivant, indéfiniment croissant que l'humanité s'envoie à elle-même, le bain de sens qu'elle sécrète et qui la nourrit. Un message, une œuvre, n'est jamais qu'une interface entre des êtres humains, un moyen objectif de mettre des âmes en relation. Or le Web opère, pour la première fois à l'échelle de l'espèce, une médiation potentielle entre l'ensemble des sujets. Le grand tissu du sens se matérialise sous nos yeux.

L'État, les religions, les médias, d'autres formes culturelles, sociales, voire économiques, ont prétendu *représenter* les groupes humains, leur donner une forme. Mais toutes ces tentatives de représentation sont partielles et réductrices. On s'effraye de ce qu'Internet soit irreprésentable, de ce que le Web soit océanique et sans forme. Mais peut-être en est-il ainsi parce qu'ils incarnent la première objectivation non réductrice de la culture, c'est-à-dire du contexte ou de l'hypercontexte médiateur entre les humains. Il devient aujourd'hui visible que la totalité dynamique de la société est irreprésentable. Or il n'y a virtuellement plus qu'une seule société. Nous pouvons maintenant toucher du doigt que la relation de l'humanité à elle-même ne peut être close, ni représentée, par qui que ce soit ni quoique ce soit : rien ne la surplombe, rien ne la domine, rien ne la contraint. C'est elle qui monte vers le divin.

Sur le Web, tout est sur le même plan. Comme le disait un consultant américain à un responsable d'ibm, un enfant s'y trouve à égalité avec une multinationale. Et cependant, tout est différencié. Il n'y a pas de hiérarchie absolue, mais chaque site est un agent de sélection, d'aiguillage ou de hiérarchisation partielle. Loin d'être une masse amorphe, le Web articule une multitude ouverte de points de vue. Mais cette articulation s'opère transversalement, en rhizome, sans point de vue de Dieu, sans unification surplombante. C'est un territoire mouvant, paradoxal, tissé d'innombrables cartes, toutes différentes, du territoire lui-même. Chacun aura sa page, sa carte, son site, son ou ses points de vue. Chacun deviendra auteur, propriétaire d'une parcelle du cyberespace. Mais ces pages, ces sites, ces cartes se répondent, s'interconnectent et confluent horizontalement par des canaux mobiles et labyrinthiques. L'auteur ou le propriétaire collectif prend corps.

Comme il s'agit d'un espace non territorial, la surface n'y est pas une ressource rare. Ceux qui occupent beaucoup d'espace dans Internet n'enlèvent rien aux autres. Il y a toujours encore de la place. Il y aura de la place pour tout le monde, toutes les cultures, toutes les singularités, indéfiniment. Il se constitue en ce début du xxie siècle une Terre des symboles sans empire possible, ouverte à tous les vents du sens, une géographie mouvante aux voisinages paradoxaux qui survole et désormais gouverne les territoires néolithiques.

C'est précisément au moment où tout le monde peut avoir sa « page » qu'il n'y a plus qu'une seule page, une page déterritorialisée, une page plurielle qui enfle et se métamorphose au gré de processus de lecture et d'écriture massivement distribués, simultanés, parallèles.

Le Web annonce et réalise progressivement l'unification de tous les textes en un seul hypertexte, la fusion de tous les auteurs en un seul auteur collectif, multiple et contradictoire. Il n'y a plus qu'un seul texte, le texte humain.

victoire et défaite simultanées de la machine logique

Les êtres humains sont les seuls animaux qui posent des questions. Ce sont les seuls pour qui le monde est d'abord signification, et signification *problématique*, jamais complètement donnée, jamais close. L'humain, son langage et son monde sont engagés dans une relation circulaire de coproduction. La langue n'est pas une machine logique mais la vivante glu du sens qui enfle et crève de partout dans son bouillonnement expansionniste et créateur. En revanche, l'ordinateur et les langages informatiques qui les font marcher *sont* des machines logiques. Pour que nous les construisions, il a fallu que nous pensions que la machine logique universelle était la clé de tout. Cette conviction est très ancienne dans l'histoire culturelle de l'Occident, de certains courants mathématiques et logiques jusqu'à la philosophie rationaliste en passant par la science déterministe et mécaniste. Or, après les essais infructueux des chercheurs en intelligence artificielle qui voulaient tout mettre en règles, nous découvrons, au moyen de l'ordinateur, que l'intelligence n'est pas affaire de logique. Grâce aux simulations que la machine logique enfin réalisée nous permet d'effectuer, nous explorons la nouvelle

science de la complexité, du chaos et des processus non déterminés. Parce que nous l'avons réalisée, la machine logique défait complètement les croyances qui nous avaient poussés à la construire. Depuis que l'humanité est en possession de l'ordinateur, elle sait que l'intelligence est affaire de créativité, d'imagination et de signification incarnée. Pour que l'on construise l'ordinateur, il a fallu que la culture occidentale ait une foi absolue dans la raison, le calcul et le déterminisme. (Gloire à l'Occident !) Mais puisque nous nous sommes débarrassés des engrenages que nous avions dans la tête et que nous les avons transférés à l'ordinateur, nous pouvons devenir pleinement les artistes intuitifs, les êtres affectifs, sensibles et sociables que nous sommes. (Gloire à l'Orient !) On ne peut rien transcender si l'on ne l'a pas expérimenté jusqu'au bout. Il a fallu, donc, vouloir tout réduire à la logique pour pouvoir enfin lui échapper. Dorénavant, les ordinateurs seront mécaniques pour nous. Nous pourrons nous consacrer entièrement à notre métier de vivants, d'êtres sensibles. Comme le langage et la religion, la technique est un point d'appui pour une spiritualisation de l'humain.

l'ordinateur est le feu de l'avenir

L'Homo sapiens se caractérise par trois attributs qui émergent de l'animalité en même temps que lui : le langage, la technique et la religion. Ces trois attributs n'en forment peut-être qu'un seul, fort difficile à cerner et qui constitue l'essence même de l'humain. En effet, par chacun d'eux nous échappons aux possibilités immédiates de notre corps nu et de nos perceptions ici et maintenant. Nous augmentons indéfiniment la complexité relationnelle entre les humains. Nous créons de nouveaux rapports avec le cosmos qui nous contient, que nous produisons et dont nous interrogeons sans fin le sens et les virtualités cachées. Chacun à sa manière, le langage, la technique et la religion augmentent la portée de nos actes. C'est évident pour la technique. C'est ce que font les prières, les rituels, les cérémonies et la conscience morale qu'inspirent les religions. Quant au langage, il nous permet d'accomplir en parlant des actes tels que les ordres, les promesses, les proclamations, les inaugurations et de propager parfois fort loin ou très longtemps de tels actes. Les trois attributs essentiels de l'humain nous relient au monde et lui donnent sens. Tous élargissent notre univers dans le temps et dans l'espace, dans le visible et dans l'invisible. Tous sont des véhicules. Tous multiplient les formes.

Or il existe quelques rares objets — dont je ne prétends pas dresser ici la liste exhaustive — qui concentrent en eux ces trois attributs de l'humain : le feu, l'art, l'écriture, l'ordinateur. Je les appelle des « objets anthropologiques », car l'apparition de chacun d'eux a accéléré de manière notable le processus d'hominisation.

Le feu est devenu un objet anthropologique quand nous sommes parvenus à le produire et à le conserver à volonté. Le feu réunit tous les êtres humains et seulement les êtres humains. Les êtres humains se réunissent autour du feu. Au regard de cet invariant, que pèsent les différences de culture, les prétendues supériorités des uns et des autres ? Autour du feu, les rêves commencent à prendre forme, les premières paroles, encore rudimentaires, sont échangées, les premières chansons, les premières danses,

peut-être, sont esquissées. Âme du groupe, le feu réchauffe et dissipe l'obscurité. Le *foyer* détermine le centre, le sentiment d'être chez soi ou loin de chez soi. On s'éloigne du foyer, un pincement au cœur. Et lorsqu'au retour l'on devine, au loin, sa lueur ou sa fumée, l'on est heureux à l'idée de revoir les siens, les humains. Le foyer organise la première communauté vraiment humaine, et il l'organise partout. Le feu est *universel*.

Le feu se transmet, il passe de flambeau en flambeau, de génération en génération, de communauté en communauté. Le feu est *libérateur* parce qu'il permet à l'humain de devenir ce qu'il est. C'est le feu même des nuits de la préhistoire qui est venu jusqu'à nous, que nous rallumons encore et toujours, que nous continuerons à transmettre tant qu'il y aura des hommes. Le feu est religieux. Il trace un lien universel entre les hommes, mais aussi une alliance particulière entre les hommes et le ciel (le soleil, l'éclair) dont il est l'envoyé sur la terre et vers lequel il monte. Le feu s'élance dans l'immensité de la nuit et ses étincelles partent rejoindre les étoiles, emportant avec elles les regards des hommes. Le feu est un langage qui permet la transmission des messages : phares, balises, lumières dans la nuit, brandons agités dans le lointain, signaux de fumée sur les collines. Quant au fait que la maîtrise du feu soit la première technique d'importance, qu'elle entraîne la cuisine, la fabrication d'armes et d'outils, la poterie, la métallurgie, la machine à vapeur, les armes à feu, les moteurs à explosion et jusqu'aux centrales électriques et nucléaires, il n'est pas besoin d'y insister longuement. Le rayonnement du feu correspond à la première humanisation du monde. Le feu : universel, humanisant, rassemblant, transformant, éclairant, dangereux, brûlant. Langage, technique et religion mêlées.

Le second objet anthropologique est plus difficile à définir, parce qu'il y a pas de mot simple pour le désigner, sauf peut-être le terme très usé d'art. Mais on conservera au produit et à la pratique de l'art humain sa dimension magique et mystérieuse, d'action à distance, son pouvoir de faire communier avec l'invisible. Ici, nous ne sommes plus dans les savanes africaines il y a plus d'un million d'années, mais à Lascaux, à Altamira, il y a seulement quelques dizaines de milliers d'années. Les animaux ne confectionnent pas de statues, de fétiches, d'idoles. Les animaux ne dessinent pas. Les animaux ne chantent pas, ne jouent pas de musique : ils poussent des cris qui nous semblent des chants. Les animaux ne se déguisent pas, ils ne déclament pas de poésie. Ils nous semblent poétiques parce que la poésie est dans notre œil. Ils nous semblent camouflés, mais les déguisements et les masques sont l'essence même de notre corps et de notre esprit d'humains. L'art est à la fois un langage, une technique et une religion. Une manière de communiquer avec le monde, une manière de le recréer. Une manière de lui dire ce qu'il nous fait et de faire — de créer littéralement — ce qu'il nous dit. L'art est universel, l'art est humanisant. Par lui seulement nous nous sentons habiter dans un cosmos qui nous habite. Les arts de toutes les cultures peuvent nous parler parce que nous sommes tous des magiciens et des gens qui admirent les magiciens. Pourvu qu'elles soient inspirées, nous pouvons apprécier des images et des musiques qui viennent de partout sur la terre, parce que nous savons tous — quoique nous prétendions — que le monde est magie. Ce que ne savent pas les animaux, toujours occupés de leurs

besoins, de leurs instincts, de leurs craintes et de leurs luttes, et pour qui la question du sens et de la création ne se pose jamais. Depuis toujours, nous projetons des mondes virtuels. L'homme a inventé l'art et l'art l'a recréé.

Le troisième objet anthropologique m'est particulièrement cher puisqu'il s'agit de l'écriture. Son invention est très récente : seulement cinquante siècles. L'écriture est à la fois une technique (fort longue à maîtriser), un langage et une religion (les Saintes Écritures, les textes sacrés, la Loi, le Coran, les Védas, le Dharma). Avec l'écriture, nous avons vu Dieu, l'idée abstraite et universelle de Dieu, un Dieu unique, ou même l'absence de Dieu, encore plus abstraite. Avec l'écriture, nous avons appris à calculer, à compter sur des nombres très grands, inaccessibles, infinis. Avec l'écriture, nous avons appris à raisonner. Nous avons ajouté aux mythes les systèmes et les théories. Nous avons commencé à enregistrer l'histoire, et donc à la penser, et donc à la faire. L'histoire de la musique, l'histoire de l'art, l'histoire des sciences, l'histoire des techniques, l'histoire des cités et des empires : avec l'écriture, soudain, le temps humain s'est accéléré. L'écriture couronne et tire en avant la révolution néolithique c'est-à-dire l'émergence de la « civilisation » : l'agriculture, la ville, l'État.

L'écriture instaure pour la première fois une situation de communication dans laquelle les récepteurs doivent décoder un message peut-être composé par une personne morte depuis des siècles, appartenant à une autre culture ou parlant d'un autre espace mental. Certains auteurs de textes ont alors imaginé des stratégies pour produire des messages qui soient les plus indépendants possible de leur milieu de production, afin qu'ils puissent être reçus partout. Impraticable dans les cultures de l'oralité, le message universel était né. L'universel est le fils de l'écriture. Une bibliothèque manifeste la présence de l'esprit humain à lui-même. Elle déploie le long discours polyphonique et entrecroisé de l'esprit, dans tous les genres, dans toutes les langues, sur tous les tons, de tous les lieux, de toutes les époques. Avec l'écriture, l'universel arrive pour la première fois dans la conscience humaine (c'est-à-dire qu'il arrive à la conscience de soi). Ce n'est que depuis peu que tous les pays disposent d'écoles primaires et secondaires et que la majorité des êtres humains savent lire. Au début du XXIe siècle, nous arrivons à peine à la conquête définitive de l'universel abstrait de l'écriture.

Or le processus d'hominisation n'est pas terminé. Avec le feu, l'art et l'écriture, notre espèce n'a pas encore fini de dresser la liste des grands objets anthropologiques qui définissent l'humain irréversiblement. Nous avons encore à grandir. Une nouvelle étape à franchir se présente devant nous. Nous venons de produire un objet anthropologique qui est à la fois une technique, un langage et une religion. Depuis qu'ils sont interconnectés, tous les ordinateurs n'en forment plus qu'un seul, qui reliera bientôt tous les humains. L'ordinateur est à la fois machine à lire et machine à écrire, musée virtuel planétaire et bibliothèque mondiale, écran de toutes les images et machine à peindre, instrument de musique universel et chambre d'écho ou de métamorphose de tous les sons. En lui convergent les données de toutes les caméras, de tous les microphones, de tous les palpeurs et senseurs imaginables. C'est un œil unique parfaitement sphérique dont les milliards de capteurs rétiniens couvrent progressivement la surface

de la Terre. C'est une oreille omnidirectionnelle tendue vers les étoiles, en qui résonnent l'ensemble des sons de la planète. C'est un cerveau dont les axones hypertextuels font communiquer toutes les pensées. Il est la ville, le marché et la bibliothèque universelle. L'ordinateur est le miroir du monde et l'infinité de ses simulations possibles. Il régule désormais toutes les installations techniques, se pulvérise dans toutes les machines, tous les véhicules. Pilotant ses nano-robots, il entrera bientôt dans tous les corps et les matériaux pour les transmuter.

L'ordinateur absorbe les autres grands objets anthropologiques et les transporte dans une dimension supérieure : celle de l'intelligence collective en temps réel de l'espèce humaine. L'ordinateur réalise l'interconnexion universelle de la manière la plus effective qui ait jamais été. Nous passons de l'universel abstrait de l'écriture à un universel concret que nous sommes encore à peine capables de penser.

Avec l'écriture, l'universel restait abstrait, parce qu'il ne passait que par l'unité ou l'identité du sens. Lorsque nous énonçons qu'une religion, une science, un théorème sont universels, nous voulons dire que leurs vérités sont les mêmes partout. Or, si un message universel est vrai partout, le « partout » n'est toutefois constitué que par la vérité du message. Par contraste, *l'universel concret* produit par le cyberespace constitue le « partout » de l'esprit humain au moyen d'une interconnexion effective, libérant ainsi le contenu des messages de leur fonction d'unification. Tout ce qui est écrit, tout ce qui est dit, tous les signes projetés par l'espèce humaine reposent et interagissent désormais dans le même lieu virtuel.

L'ordinateur (ou le cyberespace) fait passer la conscience humaine à un niveau supérieur, c'est-à-dire qu'il lui permet de prendre contact avec elle-même et de s'unifier — ici et maintenant — à l'échelle de l'espèce. Libéré de la peur par le feu, l'homme a pu inventer la technique, le langage et la religion. Libérés par l'art de la platitude du réel, nous avons commencé à projeter des mondes. Libérés de la mémoire par l'écriture, nous avons accéléré l'histoire. Libérés de la raison et du calcul par l'ordinateur, nous sommes en train de rassembler notre intelligence collective. Jusqu'à ce que nous découvrions ensemble ce qu'il y a de plus universel, de plus éternel et de plus concret, l'instant présent, et la lumière qui brille et brûle en lui perpétuellement, le feu unique de la conscience.

le musée universel

Tous les grands gestes humains élargissent le possible. À chaque nouveau langage, à chaque nouvelle technique, à chaque nouvelle structure de relation entre nous et avec le monde, à chaque nouvelle œuvre, nous éclairons plus loin le vaste espace qui contient toutes les formes. C'est le geste même de la liberté humaine. La culture est donc moins l'inventaire des œuvres que l'espace, toujours plus grand, que ces œuvres nous permettent d'habiter et d'explorer.

Pour prendre un exemple évident, l'histoire universelle de la musique déroule l'exploration systématique par l'humanité de toutes les modulations possibles et intéressantes de l'espace des sons. Les recherches passionnantes que l'on fait aujourd'hui avec les ordinateurs, notamment celles qui impliquent l'échantillonnage récursif et le

réarrangement continu des musiques antérieures, accélèrent de manière impressionnante ce processus buissonnant d'exploration de l'espace auditif. Chaque fois que nous écoutons une œuvre originale, nous découvrons une nouvelle contrée de notre propre sensibilité musicale, nous nous ouvrons à de nouveaux affects sonores, à de nouveaux espaces complexes de rythmes, de mélodies et de timbres que des musiciens ont reconnu pour nous en éclaireurs. L'histoire de la musique est l'expansion de la conscience humaine dans le domaine des structures et des atmosphères sonores.

Comment se transmet la culture ? Par l'imitation, l'immersion, l'enseignement, l'apprentissage, la communication. Où goûter les œuvres ? Dans les livres, les disques, les journaux, à la radio, à la télévision, dans les écoles, les théâtres, les cinémas, les musées. Or toutes les formes de communication s'entremêlent et se multiplient aujourd'hui dans le cyberespace. Toutes les institutions culturelles se mettent en ligne et, de ce fait, commencent à échanger des liens, à collaborer, à se mêler. De plus, les producteurs d'œuvres et de messages emprunteront de moins en moins les services d'institutions médiatrices mais proposeront directement leurs travaux dans le cyberespace. La plupart des modes de transmission de la culture garderont un caractère concret, physique, matériellement situé. Mais une part croissante des activités de transmission et de réception de la culture passera par ce lieu unique où tous les médiums convergent, interagissent et convoquent l'espace universel de la culture.

Dans quelques dizaines d'années, il sera difficile de donner des descriptions nettement distinctes des écoles, des musées et des bibliothèques. Toutes ces institutions n'ont au fond qu'un seul objectif : transmettre et faire goûter la culture. Les textes seront reliés aux films, les films aux simulations interactives en trois dimensions des phénomènes et de leurs milieux. Ces signes et ces objets virtuels seront immergés dans le bain de paroles vivantes sécrétées par des communautés de discussion en ligne, peut-être audiovisuelles ou, mieux, simulées dans des mondes virtuels affichant des corps de savoir ou de signification. Les meilleurs spécialistes y dispenseront leurs lumières et les gens désireux d'apprendre s'y entraideront nuit et jour. Lorsque tous les objets, tous les signes, toutes les communautés parlantes auront été virtualisées, il n'y aura plus aucune raison de les séparer.

Examinons par exemple le cas des musées, qui vaudra pour les autres. La multiplication des musées est un trait caractéristique de notre époque. Les musées ne sont pas des dépôts de collections, mais des machines à explorer les formes, dans toutes les dimensions : musées des beaux-arts, musées historiques, musées scientifiques, etc. Si la fonction principale du musée n'est pas de conserver certains objets concrets mais de « mettre en scène » les formes présentées, il est aisément prévisible que les musées du futur s'organiseront autour d'installations de réalité virtuelle permettant d'explorer les formes de la manière la plus saisissante, la plus enrichissante, voire la plus savante pour ceux qui le voudront. La virtualité accessible par réseau deviendra aussi importante, puis beaucoup plus importante que les objets concrets géographiquement situés. On verra certainement apparaître des regroupements de musées en ligne, comme il y en a aujourd'hui dans les médias, les télécommunications, l'automobile ou l'aluminium.

On pourra bientôt expérimenter dans les musées non seulement la présence, réelle ou virtuelle, des objet, mais leurs liens, leurs interdépendances. La collaboration entre les musées ne concernera pas seulement la préparation d'expositions en commun. Ce sont les expositions ou mondes virtuels en ligne eux-mêmes qui coopéreront dans la mise en scène des relations entre les formes. Le cyberespace deviendra un extraordinaire musée où seront exposées toutes les formes et leurs rapports : les dinosaures, les papillons, les molécules, les étoiles, les œuvres d'art, les grandes batailles, les objets mathématiques. Et toutes ces formes, interdépendantes, entrelacées, passeront les unes dans les autres, suivant les chemins de l'évolution et les échos de la synchronicité culturelle, rendant visible leurs relations.

Les nouvelles œuvres seront conçues pour prendre place dans le musée universel où s'entre-tissent toutes les œuvres de la culture. Leurs frontières actives, leurs liens, leurs métamorphoses au contact des autres œuvres feront partie intégrante de leur conception et elles contribueront à leur grandeur. Ce seront des œuvres quasi vivantes, faites pour croître, se métamorphoser et peut-être se reproduire dans le milieu écologique de la culture, dans la noosphère virtuelle. Aujourd'hui, ne se reproduisent tous seuls que des virus. Mais nous ne sommes qu'au début d'une longue évolution qui verra croître des formes autoreproductrices et capables d'apprendre, de plus en plus belles, de plus en plus intelligentes, de plus en plus favorables à l'espèce humaine. La noosphère sera la grande mémoire vivante de l'humanité, son esprit actif, connecté à tout ce qui se découvre et s'invente, interconnectant la création continue de notre espèce et du monde qui pousse à travers elle. Il deviendra sensible à tous que la création humaine est l'interface la plus active et la plus rapide de l'expansion cosmique, le lieu virtuel où fermentent et d'où fusent les formes nouvelles. La noosphère ne sera plus qu'un seul élan de création, une seule œuvre.

la noosphère, nouvelle convergence de l'esprit humain

Après le feu, la magie de l'art, la ville, l'écriture, voici donc le cyberespace, où convergent à la fois le langage, la technique et la religion. Le cyberespace est l'ultime machine à explorer toutes les formes. Il réunit l'ensemble des entreprises humaines parce toutes ont le même objectif : étendre indéfiniment la lumière de la conscience dans l'espace des formes. La conscience — qui n'est pas une machine, mais dont l'essence est d'explorer sans fin les formes en actualisant le virtuel — pousse le long de toute la ligne évolutive qui mène à l'émergence du cyberespace.

Le monde virtuel des réseaux numériques rend encore plus perceptible le rapport de la conscience à son monde. Elle réagit au moindre clic. Elle est interactive, pleine de virtualités toutes rassemblées en un même lieu, le lieu même du « virtuel ». Le cyberespace est une sorte d'objectivation ou de simulation de la conscience humaine globale qui affecte réellement cette conscience, exactement comme l'ont fait le feu, le langage, la technique, la religion, l'art et l'écriture, chaque étape intégrant les précédentes et la portant plus loin le long d'une progression d'allure exponentielle.

Virtuellement, le cyberespace est l'immense réservoir dynamique de toutes les formes en interaction, la forme des formes, l'idée des idées. L'intelligence collective

anime, sécrète et perçoit ces formes, les utilise comme des chemins ou des tunnels dans son entreprise de connexion, de transmission et de médiation entre les intelligences particulières. Par l'intermédiaire des âmes singulières, l'intelligence collective perçoit ces formes de plus en plus nettement, de plus en plus vite, de plus en plus fort, en une extraordinaire intensification de la conscience.

En organisant le feed-back collectif de la conscience humaine, le cyberespace accélère tout. Notre apprentissage, désormais, a lieu beaucoup plus vite. Des conflits, des malheurs, de la souffrance, il y en aura toujours. Mais cela se saura de plus en plus rapidement. Au moins, nous saurons où nous en sommes et nous pourrons apprendre, juste à temps. La noosphère où tout communique, c'est-à-dire nous tous, nous préviendra des catastrophes, des dangers, des injustices, des déséquilibres écologiques, parce que nous ne pourrons pas les corriger si nous n'en prenons pas conscience. La noosphère manifestera la conscience de l'Humanité, de la Vie, de la Terre, une conscience au centre d'un univers de formes en expansion qui rayonnera de la joie d'exister.

Dans le cyberespace, l'inconscient collectif devient conscient, c'est-à-dire qu'il s'unit à lui-même, s'interconnecte, se défragmente et se déploie dans la lumière intégrale du monde virtuel. Grâce à la fin de la censure et des monopoles culturels, tout ce que la conscience peut explorer est rendu visible à tous. Voilà l'essence du cyberespace : une méditation collective de l'esprit humain. Le cyberespace est un moyen, pour la conscience dispersée, de se réunir à elle-même. Et cela non seulement en reliant les habitants de la planète dans une sorte de ville universelle où tout le monde devient voisin, mais encore en faisant converger toutes les entreprises humaines. Dans la cyberculture à venir, il y aura de moins en moins de distinction entre le marché universel explorant toutes les formes de biens, la médiathèque universelle explorant toutes les formes de langage, l'outil universel explorant tous les pouvoirs, le laboratoire universel simulant toutes les expériences, le sénat universel explorant toutes les formes d'administration, le tribunal universel explorant toutes les formes de conflits et de résolution de conflit, l'école universelle enfin, proposant à l'exploration de chacun toutes les formes découvertes par les humains et dont les professeurs seront tous les gens désireux d'enseigner et qui voudront contribuer à l'édification et à la transmission de la culture. Le cyberespace sera le principal point d'appui d'un processus ininterrompu d'apprentissage et d'enseignement de la société par elle-même. Dans le cyberespace, toutes les institutions humaines vont s'entrecroiser et converger en une intelligence collective capable de produire et d'explorer toujours plus de formes.

La culture est devenue un seul tissu urbain, économique, hypertextuel, cognitif, techno-scientifique, affectif. Le tissu du sens trouve progressivement son unité dans la noosphère. En ce lieu convergent toutes les lignées spirituelles, comme elles convergent désormais en chacun de nous, puisque nous sommes des planétaires, fils et filles de toutes les religions, recevant simultanément les messages de tous les prophètes, de tous les saints, de tous les sages, de tous les éveillés. Ces messages brûlants, transmis depuis que l'homme a dérobé le feu du ciel, sont parvenus jusqu'à nous et nous touchent, ici et maintenant. En ce lieu virtuel convergent les découvertes de tous les

temps, les inventions de tous les lieux, les savoirs innombrables de toutes les lignées de connaissance et de pratique. Comme ils convergent désormais en chacun de nous. Nous sommes les fils et les filles de toutes les sciences et de toutes les techniques. Dans l'espace de communication universelle convergent toutes les paroles, toutes les langues, tous les récits, toutes les œuvres d'arts, comme ils convergent en chacun de nous, nous parvenant du fond de longues lignées de chanteurs, de danseurs, de comédiens et d'artistes. Nous sommes les fils et les filles de tous les poètes. Tous les efforts humains pour élargir notre conscience convergent dans une noosphère qui, désormais, nous habite, parce qu'elle est l'objectivation de la conscience et de l'intelligence collective de l'humanité. î